

PARIS

Elsa Sahal

Galerie Claudine Papillon / 10 novembre - 22 décembre 2012

Une pisseuse-fontaine en grès émaillé de rose se tenait debout sur un bassin du jardin des Tuileries au moment de la Fiac. C'est l'une des œuvres récentes d'Elsa Sahal, un « monument jardinier » haut de trois mètres, plein d'humour, de résistance et de détermination, une sorte de colosse montrant qu'il est aussi possible, pour une femme, de pisser debout. Une atmosphère plus intime et plus grave habite la nouvelle exposition d'Elsa Sahal à la galerie Papillon. Trois corps dressés accueillent le visiteur, ils hésitent entre la marche et l'affaissement, entre le hiératisme et l'abandon. Leur chair ressemble à des drapés de terre ; ils ont un peu l'air d'être retournés, mais pas vraiment écorchés. Plus que des personnages, ces formes évoquent la sensation des corps. On dirait des instants suspendus dans le temps. Ils sont habillés d'émaux roses travaillés en coulures, et « coiffés » d'une sorte de chapeau de picador pathétique en émail doré parfois craquelé. L'un d'entre eux porte des pois d'or comme un costume de fête. Ils sont acéphales, ne donnent pas l'impression d'avoir été décapités, mais d'avoir toujours été sans tête ; Elsa Sahal ne représente pas les visages car ils sont trop sacrés. Ces teintes et cette allure à la fois grotesque et mystique évoquent les œuvres de Philip Guston. Ce sont des *Ariéquins*, qui ont perdu les couleurs de leur manteau, des « apatrides » dit Elsa Sahal, mais aussi, on l'imagine, des initiés et des passeurs entre la vie et la mort.

Les *Équilibres*, des corps noirs dispersés et remembrés avec une grande liberté peuplent le deuxième espace. Ces femmes, penchées en arrière comme des danseuses, rappellent *l'Acrobate bleu* (1929) de Picasso. Puissantes et fragiles à la fois, délicates et monumentales, leurs jambes sont souvent séparées de leur buste, parfois lui servent de support, ou bien y sont collées, et leur poitrine se confond avec leur visage. On pense aux corps éparés d'Alina Szapocznikow, à des corps-paysages comme *l'Autoportrait en forme de grotte* qu'Elsa Sahal avait réalisé il y a quelques années. L'une de ces sculptures a l'air d'une chimère, mi-humaine, mi-insecte. Une autre est beaucoup plus liquide, beaucoup plus sombre aussi ; constituée d'un crâne posé sur un bras, elle s'intitule *Méditerranée*.

Après ces corps, leur éclatement et leur recomposition, une atmosphère-

plus mystique hante le fond de la galerie où se trouvent les *Autels*. Des arbres ou plutôt des branches d'arbres coupées, émaillées de noir avec des reflets de bleus, sont dressées sur des socles métalliques. Ce sont aussi des chandeliers sans leurs sept branches. De petites têtes de mort y sont fixées : boules de terre pincées pour y dessiner des orbites. Cela pourrait être un dessin d'Odilon Redon. Ces morceaux de terre et l'échou posé sur le socle évoquent l'idée du travail, des gestes que l'on fait pour ne pas trop penser. Un dahlia-oursin, des pieds séparés de leurs corps en train de se transformer en végétaux, et des coraux noirs évoquent, au fond des mers, une tristesse abyssale.

Anaël Pigeat

The fountain rising from an ornamental pond in the Tuileries gardens during the Fiac contemporary art fair was made of pink enameled sandstone in the form of the torso and legs of a standing woman—taking a piss. This recent sculpture by Elsa Sahal, a three-meter high “garden monument,” conveyed humor, determination and resistance, a sort of striding colossus demonstrating that women, too, need not stoop to pee. Sahal's new show at the Papillon gallery was marked by a more intimate and serious atmosphere. Three standing bodies confront the visitor. We're not sure if they're walking or collapsing, if their gesture is hieratic or one of abandon. Their flesh looks like folded earth; they look slightly inside out but not really like écorchés. Rather than particular people, what these forms evoke is the sensation of bodies. Perhaps they represent moments suspended in time. They are covered with pink enamel painted various colors, and topped with a sort of pathetic picador hat made of occasionally cracked gilded enamel. One of them wears golden polka dots like a party costume. They are headless; rather than decapitated they give the impression that they never had a head. Sahal doesn't represent faces because she considers them too sacred. These simultaneously grotesque and mystical touches bring to mind the work of Philip Guston. These figures are like Harlequins whose coats have been drained of their colors, “stateless



« Autel n°2 », 2012. Céramique. 75 x 35 x 60 cm. "Autel no. 2." Ceramic.

persons” Sahal calls them. But we can also understand them as ferryman carrying souls across the river of death. Filling the gallery's second room are *Les Équilibres*, black bodies broken up and freely reconstituted. These women leaning backwards like dancers recall Picasso's *Blue Acrobat* (1929). Simultaneously powerful and fragile, delicate and monumental, their legs are often unattached to their torsos, but sometimes they are what hold these figures up, and occasionally they are firmly attached and their busts and faces becomes indistinguishable from one another. We are reminded of Alina Szapocznikow's awkward body parts and landscape-bodies by the self-portrait in the form of a cave Sahal made a few years ago. One of these sculptures looks like a chimera, half human and half insect. Another,

much more liquid, and somber as well, is comprised of a skull sitting on an arm. It is entitled *Méditerranée* (Mediterranean). After these dismembered and reassembled bodies, a more mystical atmosphere haunts the back of the gallery where Sahal's *Autels* (Altars) are located. Trees, or rather amputated tree branches, made of black enamel with blue highlights, stand on metal pedestals, like candelabra without their seven branches. They are festooned with little death's heads, with pinched balls of earth for the eye sockets. This could be a drawing by Odilon Redon. These pieces of dirt and metal nuts placed on a pedestal invoke the idea of work, of the motions we go through to avoid thinking. A dahlia sea urchin, feet separated from their body and turning into plants, and pieces of black coral evoke the depths of the sea and a bottomless sadness.

Anaël Pigeat
Translation, L-S Torgoff